

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr.
 Six mois 3 fr.
 Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction :
à Emilie AUBIN

L'Administration :
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
 Six mois 4 fr.
 Trois mois 2 fr.

A propos de notre congrès

On constate un peu partout, dans les milieux anarchistes, une soucieuse préoccupation qui se révèle invariablement par cette phrase interrogative : « Que sera, que va être le Congrès de Londres ? »

Le Congrès, qui sera tenu le 29 août prochain par des militants venus des quatre coins du monde pour se concerter et s'entendre sur des questions d'une haute importance, aura-t-il du succès ?

Pour les uns, la réponse est que le Congrès sera l'occasion de montrer que les anarchistes existent ; que, malgré la répression, les coercitions et les tueries, les militants sont nombreux, tenaces au poste de combat et restés fidèles à l'intégrité de leur philosophie.

Pour d'autres, le Congrès doit être plus qu'une manifestation verbale de vie : il doit faire sentir la nécessité d'un mouvement d'action, d'une force capable de gêner, d'empêcher toute entreprise criminelle que la réaction internationale pourrait tenter.

Les événements qui se sont produits ces temps derniers ne peuvent manquer d'avoir une certaine influence sur les débats qui vont se dérouler à Londres. La persistance des insurrections au Mexique, la spontanéité du mouvement italien et les possibilités de guerre entre les peuples, tout cela constitue une pâture suffisamment abondante pour alimenter les discussions les plus graves et provoquer les décisions les plus importantes.

Il ne s'agit plus aujourd'hui d'établir des théories, d'affirmer des principes et d'esquisser des projets de société future : il faut agir, montrer qu'on aura à compter avec nous et faire comprendre que, les circonstances surgissant, nous sommes déterminés et prêts à pousser notre action révolutionnaire jusque dans ses dernières conséquences.

Les foules populaires, par leur spontanéité, leur initiative et leur sens pratique de la vie, dépassent toujours, dans leur premier élan, les conceptions des précurseurs. Elles l'ont bien montré dans les mouvements révolutionnaires qui se sont accomplis en Europe et qui se continuent au Mexique. Jamais les hommes de tête n'ont accusé aussi manifestement leur erreur de ce qu'ils ont pu devenir un mouvement commençant d'une façon bégayante et se développant dans l'ébranlement de toutes les institutions.

De ce qui s'est passé au Mexique, malgré l'éloignement qui nous sépare de ce pays et la difficulté qu'il y a à se documenter dans le fouillis des informations tendancieuses et des reportages mensongers, il nous a été donné quand même de voir, dans cette levée d'esclaves de la glèbe, dans cette rébellion des exploités, dans cette révolte des énergiques d'hommes qui veulent secouer le joug politique et se dresser sur le champ qu'ils fertilisent de leur travail, en déclarant : « La terre à tous ! A tous les produits qu'elle donne, par notre labeur ! »

Mais, en Italie, là, à notre portée, nous avons été à même de mieux

nous rendre compte de la puissance que possède un peuple lorsqu'il bondit hors du cadre des conventions sociales et qu'il se met à attaquer les institutions, à renverser les idoles, à piétiner les codes et à se saisir des forces de l'ennemi pour les neutraliser.

On se demande jusqu'où serait allé ce superbe mouvement s'il n'avait pas été arrêté dans son envolée, paralysé dans sa puissance et étouffé par ses chefs ? Car ce n'est pas la force légale de l'ordre : la police, l'armée et la magistrature qui ont tué l'esprit de révolte. Ce sont des politiciens, se disant les amis, les éducateurs et les protecteurs des opprimés qui les ont refroidis, annihilés dans leur action et frappés d'inertie.

Ce sont les agitateurs économicques de la veille, les joueurs de grève générale pour rire, les discoureurs qui tonitruent contre le capitalisme et vocifèrent contre les affameurs ; ce sont ces gredins politiciens qui, par peur des responsabilités, ont déconcerté les vaillants combattants par leurs ordres contradictoires de grève.

Ah ! c'est bien après de tels faits que le conseil donné par l'Orateur du genre humain, Anarcharis Cloots, est bon à répéter : *Peuple, guériss-toi des indisciplinés !*

Eh puis, nous avons lieu d'examiner si le mouvement n'était pas forcément condamné à la stérilité, de par les alliances qui se firent dans la tourmente ? Républicains, socialistes, syndicalistes purs et anarchistes faisaient trêve de leur hostilité première, oubliaient leur traditionnelle rancune pour s'unir dans la bataille et marcher ensemble à une transformation, plutôt politique que sociale. En agissant ainsi, n'a-t-on pas commis une lourde faute ? Ne valait-il pas mieux que les anarchistes restassent mêlés au peuple, marchassent avec lui à l'expropriation en proclamant l'abolition de tout organisme d'autorité, tentassent aussitôt des applications de vie communiste ?

Ces éléments, divers par leur nature antagonique, ne pouvaient produire qu'une moyenne de résultats politiques et n'entamaient en rien le principe d'autorité, sauvegarde du capital. Maintenant les insurgés, limitant leur champ d'action, leur recommandant de ne pas se livrer à la reprise par rapport aux alliés et les arrêtant dans leur élan destructeur des institutions expressives, c'était détourner le mouvement, le condamner à rester dans les formes classiques propices à un replâtrage du pouvoir, à une modification des formes gouvernementales, partant sans profit pour les salariés. La base sociale de l'exploitation de l'homme par l'homme n'étant pas ébranlée, le salariat restait debout ; il n'y avait rien de réalisé, malgré les immenses sacrifices accomplis par l'énergie révolutionnaire.

Et nous le voyons bien aujourd'hui que tout est rentré dans le cadre : les travailleurs ont été joués.

De toutes ces constatations, un

enseignement en ressort : c'est que, pour réussir une révolution, il faut que le peuple n'abandonne jamais son instinct révolutionnaire et suive sa propre inspiration, bien supérieure aux stratégies de prétendus meneurs de foules.

La discussion sur les erreurs commises et sur les fausses tactiques des militants de bonne foi, voilà ce qui doit être l'objet principal du Congrès Anarchiste de Londres.

Limitons notre ordre du jour, n'embrassons pas trop de questions pour davantage étreindre les idées formatrices : nous serons mieux compris du travailleur et nous ne resterons pas au-dessous de notre tâche dans les futurs événements qui s'annoncent.

Si notre temps, bien employé, il nous en reste pour nous occuper d'autres questions, abordons celle si intéressante de la propagande parmi les paysans. Nous n'avons encore rien fait dans cette voie, pourtant si primordiale, si indispensable pour la réussite de l'émancipation de l'homme du joug

du capital et de la tyrannie de l'Etat.

Que nous clôturons nos travaux par un manifeste lancé au monde entier, déclarant que les anarchistes sont résolus à empêcher, par tous les moyens, une guerre de peuple à peuple. La seule guerre que nous voulons, que nous propageons, et que nous ferons éclater, c'est la guerre contre les capitalistes et leur protecteur, l'Etat.

Il faut que le Congrès de Londres fasse époque, qu'il s'en dégage une impression profonde de volonté d'agir : alors, nous aurons fait le nécessaire.

Pierre MARTIN.

Avis aux camarades

Les camarades sont priés d'arriver à Paris le 28 août, au profit du journal LE LIBERTAIRE, le 15 août.

Les camarades seront avisés en temps utile du lieu où se fera la balade. Cette fête sera organisée de façon à ce que tous les camarades puissent se divertir.

Les organisateurs feront le nécessaire pour que rien ne manque.

Congrès Anarchiste de Londres

Une circulaire et un questionnaire, comportant 4 questions et concernant le Congrès international de Londres, dont les adresses doivent être envoyées avant le 15 août, ont été adressés aux groupes et individualités. Il est de toute urgence que les réponses nous parviennent au plus tôt : il faut que les questions que nous désirons voir discuter à ce Congrès soient arrivées avant la fin du mois courant pour permettre à la Commission d'organisation de dresser l'ordre du jour, de l'expédier aux différents télégrammes, afin qu'elles puissent en examiner les questions et préparer des rapports s'il y a lieu.

Mon opinion personnelle est qu'une question qui devrait faire l'objet d'une étude approfondie, avoir une large discussion et

pour laquelle des résolutions sérieuses devaient être prises à ce congrès est :

1° LES ENSEIGNEMENTS À TIRER DU DERNIER MOUVEMENT REVOLUTIONNAIRE ITALIEN.

2° DISPOSITIONS QUI SERAIENT À PRENDRE SI UN CAS SEMBLABLE SE REPRÉSENTAIT.

Que les groupes et individualités fassent donc diligence, afin que nous puissions condenser les questions qui nous seront adressées avec ou sans leur rapport et cela à la REUNION PLENIERE DE LA F. O. A. R. qui aura lieu le LUNDI 27 COURANT.

Voici les réponses qui nous sont déjà parvenues :

Non, du groupe ou individualité	Questions présentées	Somme versée ou versée	Délégué choisi
Foyer Populaire (Paris)	Non parvenues.	20 fr.	non choisi
Offroy (La Havre)	1° Education des militants entre eux par la correspondance. 2° Propagande anticapitaliste et néo-malthusienne. 3° Comment se fera dans les groupes la propagande anarchiste.	1 fr.	non choisi
Boucomont (Lurey)	Non parvenues.	1 fr.	non choisi
Villeurbanne (Rhône)	Représentation au Congrès à raison de participation d'un délégué par région, qui, en revenant, feraient une tournée de propagande dans la région.	3 fr.	Albret
Alfred Charles (Brevin)	1° Antimilitarisme. 2° Anticapitalisme. 3° Diminution des heures de travail. 4° Attitude à l'égard du parti socialiste.	3 fr.	Albret
Bollard (Vallauris)	Cotisation fixe pour permettre d'avoir des propagandistes.	15 fr.	Albret
Limoges	1° Organisation des anarchistes avec cotisation fixe. 2° Antimilitarisme (rapports du Congrès de Paris). 3° Syndicalisme révolutionnaire (rapports du Congrès de Paris).	5 fr.	Albret
Lorient	1° Antimilitarisme. 2° Syndicalisme. 3° Organisation internationale.	5 fr.	Albret
Sotteville	Esperanto et déclarations de Paris.	11 fr.	Albret
Saint-Florentin	Propagande internationale.	2 fr.	Albret
Angers	1° Antimilitarisme. 2° Néo-Malthusianisme. 3° Esperanto. 4° Propagande anarchiste.	10 fr.	non choisi
Ply (Corbiac)	Création de colonies communistes.	5 fr.	Albret
Séclia	Sein rapporte à la réunion plénière.	2 fr.	Albret
Annecy	Propagande anarchiste et antimilitarisme.	10 fr.	non choisi
Bordeaux	Non parvenues.	2 fr.	non choisi
Lazaretti Léger	Non parvenues.	2 fr.	non choisi

Si comme le propose Villeurbanne, il était possible d'envoyer un délégué par région, il est incontestable que la représentation n'en serait que plus parfaite et les résolutions qui pourraient en sortir probablement plus fécondes ; Post aux groupes

à envisager de se consacrer dans une mesure à peu fin que nous puissions mieux utiliser pour la propagande.

Repeupleur inattendu

Tandis que se prépare au Sénat une loi à sociétarisme contre les propagandistes néo-malthusiens, Gustave Hervé, subitement converti aux vues réactionnaires surpopultrices, tente d'expliquer aux prolétaires français les avantages socialistes et révolutionnaires de l'imprudencisme procréatrice.

L'essai, fort pitoyable, est lourd de chiffres que nous connaissons depuis longtemps, empruntés aux Bertillon, P. Leroy-Beaulieu et autres Boverat, qui les ont eux-mêmes extraits des publications officielles.

Ces chiffres nous ne les contestons pas, Gustave Hervé, s'il avait daigné jeter le moindre coup d'œil sur les travaux néo-malthusiens, s'il avait jugé nécessaire de consacrer le moindre instant à l'examen des arguments qu'ils exposent, s'en serait aperçu. Mais notre étonnement adverse se réserve un facile triomphe, aux yeux des ignorants, en développant à sa manière un néo-malthusisme de fantaisie.

Or, nous ne contestons pas, parce que c'est incontestable, que la France a un taux de natalité beaucoup plus faible que celui de la plupart des nations du monde.

Nous ne nions pas, parce que c'est pas niable, que la population française augmente lentement, que la population allemande progresse plus vite que la nôtre, moins vite que la population russe, etc.

Nous montrons, d'après les chiffres officiels, que la France, malgré son taux peu élevé de natalité ne se dépeuple pas. Nous soutenons que la France, comme les autres pays, mais avec une intensité moindre, se surpeuple. Elle se surpeuple par rapport à ses propres récoltes, par rapport à ses propres ressources terriennes, industrielles, pécuniaires, commerciales, etc.

Il n'y a pas, en France plus qu'ailleurs, pour la satisfaction des besoins primordiaux de chacun et de tous, il n'y a pas d'équilibre entre la quantité de produits à consommer et le nombre des consommateurs consommant bien.

Partagez, chez nous, les richesses sociales, les richesses publiques et vous serez étonnés de la pauvreté individuelle, de l'indigence privée. Vous découvrirez une nation d'infortunés.

Si l'on a en vue le bien-être et le bonheur de la population, c'est de là qu'il faut examiner la question sociale, c'est de là qu'il faut partir.

Il y a bas salaires en France, donc surpopulation ouvrière.

Il y a chômage en France, donc surpopulation ouvrière.

Il y a en France, si l'on se fait une conception un peu élevée des besoins de chaque humain, il y a impossibilité matérielle de réaliser mille réformes nécessaires : d'enseignement, d'éducation, d'hygiène, de sécurité, de perfectionnement individuel et social. Donc, il y a surpopulation prolétarienne.

Ce déséquilibre, cette indigence, cette surpopulation sont assurément moins accentués en France que dans les autres pays. Nous avons un léger avantage dû à une moindre imprudence sexuelle. Et cela nous vauf, il est vrai, l'afflux de la main-d'œuvre étrangère. Les salaires français en sont diminués, les salaires étrangers en sont augmentés.

Donc, à fort avec son discours, Gustave Hervé nous fait croire que la France ne voit à cela qu'à augmenter la population.

blér d'incontinence procréatrice pour faire échec à l'imprévoyance, à l'ignorance sexuelle de nos malheureux frères étrangers, accentuer la misère de nos travailleurs pour endiguer le flot calamiteux des russes, des italiens, des allemands. Au point de vue humain qu'y aurait-il de changé ?

La solution consiste à prêcher la prudence parentale aux prolétaires étrangers comme aux nôtres, à répandre en tous pays les procédés pratiques de limitation volontaire des naissances. Au capitalisme international, il faut opposer la grève internationale des ventres, le néo-malthusisme international.

Mais Hervé, sur ce point, ne veut rien entendre ; il se bouche patriotiquement les oreilles.

Notre adversaire conseille trois ou quatre enfants aux ménages socialistes, pour la préparation de la société future. Nous leur disons, nous, de n'avoir que les enfants qu'ils peuvent décentement et confortablement élever et instruire jusqu'à une jeunesse avancée et quelle que soit d'ailleurs la direction d'humains actifs que leurs rejetons pourront prendre.

Il y a des gens, et beaucoup, qui ont un salaire insuffisant pour assurer la prospérité physique, intellectuelle et morale, même d'un seul enfant. Un travailleur allemand cinq francs par jour ne peut vraiment se donner la joie d'un rejeton, sans commettre un crime contre ce rejeton et par là contre la société.

Que les travailleurs suivent donc l'exemple d'Hervé !

Hervé n'a pas d'enfant. Vingt-six révolutionnaires qui, à la Guerre Sociale, ont préparé ou préparent les temps nouveaux, sont parvenus à procréer huit gosses. La promesse du paradis socialiste n'a point eu d'action sur les leaders du parti unifié. Ils ont tous préféré rechercher tout de suite leur bien-être en limitant leurs charges. Les prolétaires n'ont qu'à les imiter. Et ils peuvent le faire sans crainte de retarder la révolution. Une sage limitation des naissances prépare sûrement une transformation sociale, un régime d'ordre, de bonté, de justice, d'harmonie, tandis que le labyrinthe ne comporte que la souffrance, l'ignorance, le désordre, l'iniquité, la révolte momentanée, irreflexive, sanglante et stérile.

Lorsqu'on rappelle à Hervé son célibat, il répond qu'il a des charges et un apostolat !

A merveille ! Les autres humains peuvent aussi avoir des charges et, tout comme lui, réfléchir avant de les accroître. C'est là du néo-malthusisme pur.

Militant, Gustave Hervé préfère la prison au mariage. Il fit passer ses convictions de révolutionnaire avant ses devoirs de procréateur. En bonne logique repopulatrice il eût dû les rejoindre. S'il préfère les désunir, c'est qu'il reconnait qu'un lutteur social est perdu pour sa cause quand il s'encombre de famille. Parmi ceux qui traînent après eux une progéniture nombreuse, il est rare de rencontrer de bons guerriers sociaux.

Aux révolutionnaires, aux militants, aux grévistes, aux femmes, à tous, nous répétons : si vous voulez la dignité, votez pour la limitation des naissances.

Les prolétaires français à redoubler d'effort.

(1) *Quakerisme*, les doctrines et manières des Quakers : *Quakers*, secte religieuse anglaise appelée la Société des Amis, et fondée par George Fox (Nuttall's Standard Dictionary).

besoins de la vidange ouvrir un nouveau chemin. Résultat : changement de façade. On sort maintenant les fumiers par le derrière ! L'admiration d'un homme pour une fois encore fait œuvre d'hygiène ! C'est rassurant pour les ménages des hommes en place !

Faut-il parler de l'intérieur de la petite ferme qui étouffe entre deux maisons voisines ? Faut-il mentionner que l'on y trouve des chambres et des cuisines éclairées par un tambour ? Faut-il dire qu'on peut y rencontrer des étables sans fenêtre, n'ayant qu'une porte fermant hermétiquement sur de pauvres bêtes vouées indubitablement à la tuberculose ? Faut-il ajouter à cela que les puits sont souvent contaminés par les purins, que les maisons sont excessivement basses, les rez-de-chaussée à fleur de terre ou en contre-bas du sol, les murs humides, les expositions mauvaises, les aïssances nulles, les potagers insuffisants ? Que les poules sont là pour ravager les jardins, pour être des sujets perpétuels de discorde entre les habitants et que leur rôle de pondeuses est très secondaire ?

Complétez l'arche sainte par un certain nombre de chats sans maître, futurs candidats au civet, par une nuée de beussés (chiens errants) dont la fonction sociale consiste à détruire les couvées, à mordre les passants et à hurler à la mort et vous aurez un léger aperçu de l'actuelle commune villageoise. Un trop grand nombre de bistros clôt la série de toutes ces malaises.

C. ADAM.

(A suivre.)

Coup de force

Les camarades anarchistes de Béziers ont, depuis quelque temps, fondé un groupe « La Libre Discussion », au sein duquel, sans bruit, par une action méthodique, il se fait de l'excellent l'enseignement. Progressivement — le nombre de ses éléments s'accroît d'une façon constante — le champ de son activité s'est agrandi, son influence s'est accrue, et cela fait espérer de magnifiques résultats pour l'avenir.

Il est évident que ce développement ne fait pas l'affaire de tout le monde, et en particulier pas l'affaire de tous les membres du groupe dont l'objet de la part des représentants de l'autorité.

Il y a un peu plus d'un an, ils opérèrent des arrestations et perquisitions ayant pour motif la sauvegarde du macaque espagnol ou les mutineries militaires ; dernièrement, pendant la période électorale, en sortant d'une réunion ou l'un des nôtres prit la parole, et où furent distribués, un excellent camarade espagnol fut arrêté pour avoir apposé un papillon au nez des flics, et retenu arbitrairement pendant quelques jours en prison.

Enfin, ce qui est plus grave et dépasse la mesure, le samedi 4 juillet, à la sortie de la réunion hebdomadaire, une demi-douzaine de bourgeois posèrent leur sale patte sur l'épaule des copains, et, tels les sbires d'Honnin, ils procédèrent à cet ignoble attentat à la liberté individuelle, la fouille. Un des nôtres étant muni d'un engin, que tout soutien du « désordre » a le droit de porter, fut emmené, ainsi que quelques copains.

De tout cela, il résulte que la police en prend décidément trop à son aise, et que, pour pouvoir mater notre mouvement, elle n'hésite pas, comme Briand, à aller jusqu'à l'illégalité, et à considérer comme « crime » l'apposition de papillons (chose que tout le monde a le droit de faire) sur la personne d'un militant. Un grand nombre de maisons commerciales, crime encore de se réunir à quelques copains pour discuter sur autre chose que sur le dernier complot de brutes Johnson-Moran, ou sur la dernière étape cycliste du Tour de France.

Par ces provocations — les faits que nous venons de relater ne sont pas autre chose — veut-on nous contraindre à nous souvenir qu'il y a des méthodes extrêmes, dont l'efficacité ne peut pas être mise en doute ? Peut-être, car sachant le peu d'influence qu'ont les protestations adressées aux autorités, nous en serons réduits à utiliser des moyens plus efficaces.

En tous cas, ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils ne pourront pas, quoi qu'ils fassent, empêcher les camarades de continuer la diffusion de l'idéal comme par le passé.

COUPABLES ET VICTIMES

Il y a des choses si vraies, des vérités si nettement établies, que vouloir les exposer, confine à l'absurdité. Et cependant, ces choses si claires, si sûres, ces vérités si naturellement simples restent incompréhensibles, mieux : elles sont discutées, critiquées, bafouées et ceux qui les propagent mis au ban de la société, traqués, bâillonnés, persécutés.

Comment, alors, s'étonner des anomalies existantes, des monstruosités qui en découlent, dans un monde où la justice appartient au groupe favori qui en dispense à son gré ? Dans cette parodie d'humanité, faiseuse de crétiens et d'êtres incomplets, le mal juge le bien, l'ignorant critique le savant, la brute domine l'intellectuel. Dans ce chaos qu'est resté notre globe, la confusion règne depuis toujours, élevant les uns, asservissant les autres — nés pour partager le même sort. Le coupable n'y est pas toujours celui qui est puni, mais celui qui juge ; la véritable victime n'est pas toujours celle qu'on enterre, mais celle qu'on jette en prison, cet autre genre de tombe.

Chaque jour nous apporte une preuve de ces dires ; chaque jour un nouvel holocauste est offert au dieu Mensonge, à la marâtre Bêtise. J'en cite un exemple au hasard :

Le 23 juin dernier, dans une sous-préfecture de l'Est, un camarade étranger se présentait sur un chantier pour demander du travail. Le contremaître répondit par l'affirmative en lui disant de commencer le lendemain matin. Sur ces entrefaites arrive un jeune ingénieur qui réprimande le « cabot » :

— Comment, encore un étranger, mais vous êtes fou, on en a trop, et un Italien, ce sont tous des anarchistes, des fortes têtes, on ne peut rien leur dire !

L'autre objecta que l'ouvrage pressait et finit par confirmer à notre ami qui avait assisté mortifié et intimidé au colloque qu'il pourrait venir le lendemain.

Le lendemain à l'heure de la rentrée, le nouvel embauché se présentait pour travailler, mais le contremaître qui, depuis, avait, sans aucun doute, reçu la leçon du patron ou du directeur, signifia à notre camarade qu'il avait à quitter le chantier le plus rapidement possible.

Interloqué — on le serait à moins — l'ouvrier essaya de parlementer, malgré la grossièreté de langage de son interlocuteur ; mais poussé à bout par celui-ci, menacé de violence et se rappelant les propos de l'ingénieur, la veille, notre ami vit rouge et sortant un revolver de sa poche — demeurant en garni, il le porte toujours sur lui de peur des... « cambrioleurs » — il tira dans la direction de son insulteur. Une balle traversa le chapeau de celui-ci et se perdit au loin.

On devine le reste : vingt bras l'enlèveront ne lui laissant pas même le temps de compléter son geste et de tourner son arme contre lui-même comme il en avait l'intention, et le remirent aux valets de la justice qui le jetèrent en prison où il attend que la comédie du jury statue sur son sort.

Il n'a tué personne, personne ne fut blessé ; il sera condamné quand même ;

on ne jugera pas l'intention absente, mais le geste, le geste malheureux, inconscient, le geste fatal qui marque le dégoût de la vie, le geste fatigué d'un être malade.

Le fait seul d'être en prison, isolé, maltraité, constitue pour lui un châtiment pire que la mort qu'il souhaitait depuis longtemps. C'est un être nerveux, impulsif, un de ces fronts baissés, pâles, un de ces malheureux fatigués, tristes, abattus qui traînent toute leur vie la chaîne trop lourde d'une existence sans joie ; un de ces êtres timides que la fatalité a marqué au front dès le berceau ; trop faibles pour réagir contre un sort inégal et ingrat, grands enfants demeurés rêveurs dans un monde sceptique, on les retrouve un jour avec une corde au cou ou un plomb dans la tête.

Sur ceux-là les journaux vulgaires jettent cette épithète : « Mort d'une crise de neurasthénie... »

Le coupable ? mais c'est toi, société immonde qui engendre ces étranges maladies qui sont la conséquence de ton fonctionnement anormal et criminel ! C'est toi qui jette le trouble dans ces cerveaux se développant au détriment d'un corps chétif et mal nourri ; c'est toi, la coupable, qui sème la révolte dans ces esprits qui cherchent dans la vague ce qu'il devrait trouver autour d'eux : Amour, Bonheur, Beauté, Vérité, Pensée ! Où trouver cette douceur du cœur, ce soulagement de l'esprit dans une société où les jouissances sont comptées et réparties au groupe favori ?

Les coupables ? mais c'est vous, les larbins qui avez remis le camarade aux mains des flics. N'était-il pas libre d'attenter à sa vie ? Chaque homme ne peut-il faire de son corps ce que bon lui semble, pourvu qu'il ne porte atteinte à la dignité, ni à l'intérêt d'autrui ? Chaque être n'est-il pas libre de se supprimer, s'il ne juge pas sa présence indispensable et si son corps lui est une souffrance ? De quel droit vous érigez-vous en pourvoyeurs de prison qui peut devenir le couloir de l'échafaud ? Un malheureux n'a-t-il pas le droit de se soustraire au châtiment « légal » et de se l'octroyer lui-même ? Un homme, au lieu d'aller souffrir en prison veut se soustraire par la mort aux tortures morales et physiques et vous l'en empêchez ? Où le progrès social y trouve-t-il son compte ?

Le coupable, ce n'est pas l'accusé mais le juge qui condamne un fait, un geste sans connaître l'intention, comme si un geste était toujours la conséquence d'une pensée, d'une idée et ne pouvait être la conséquence d'une impulsion, d'une irreflexion. Oui, le grand coupable c'est toi, le juge à qui la société a donné le rôle de distribuer la discipline à tort et à raison trop souvent, d'après une convention vieille quelquefois de plusieurs siècles, qui n'est par conséquent plus apte à juger les « délits » de notre temps ; Le monde ne change-t-il pas, les esprits n'évoluent-ils point ? Les mentalités d'il y a plusieurs siècles ou plusieurs années d'après lesquelles on a élaboré les codes sont-elles les mêmes que les mentalités d'aujourd'hui ?

Vous admettez les progrès de la science, l'évolution de la matière et des cho-

ses et vous voulez ignorer l'évolution de l'esprit ? Mais c'est de la démenace ! c'est la négation de l'intelligence et du génie humain qui n'atteindra son apogée qu'avec la mort de tout. Comment vos vieilles paperasses jaunies, qui sentent la moisissure d'un régime pourri peuvent-elles sévir contre des faits, contre des gestes qui sont parfois la conséquence de cette évolution ?

Rechercher les causes qui provoquent ces faits ; fouiller, pour les détruire, les racines du mal qui engendrent ces actes, telle devrait être ta fonction, ô juge ! et non pas celle qui consiste à châtier la conséquence d'une chose que tu laisses subsister, que tu aggraves par la façon brutale de punir un geste qui mérite à peine une réprimande.

Tu condamnes avec un naturel révoltant, comme cela, par habitude, à la façon d'un métier longtemps pratiqué, tu marmottes des formules disciplinaires à la manière d'un ratichon machonnant des oremus. Les condamnations sortent de ta bouche avec le ridicule automatisé d'une machine à sanctionner !

Jouisseur avide ne pouvant rien connaître des misères sociales, que parce qu'elles te rapportent, gardien placé sur les degrés du Pouvoir pour en garder l'air, tu as le plus vilain rôle.

Le coupable, c'est toi aussi, l'avocat pompeux ou endormeur qui par ta plaidoirie souvent ridicule, toujours intéressée, aggrave en quelque sorte un geste malheureux, donne un semblant de vérité à un crime imaginaire : où il n'y a pas faute à quoi sert ta prétendue défense pesée et calculée sur l'honneur que tu recevras comme un salaire !

Le coupable, c'est toi aussi la foule lâche et stupide qui te repaît des spectacles ignobles où les misères humaines sont étalées par d'affreuses souffrances.

C'est toi, l'indifférent, qui par ton cynisme criminel et ton absurde inactivité empêche l'évolution sociale.

C'est nous aussi les prétendus révoltés qui crions toujours et n'agissons jamais.

Les victimes ce sont les crétiens, les crédules, les résignés, les esclaves, les alcooliques et les électeurs : victimes inconscientes. Les exaltés aux gestes exterminateurs, les savants qui meurent en fouillant la science, les penseurs, ces hommes étranges qui clament des vérités et qui en meurent ! Les artistes et les fous, victimes d'eux-mêmes !

A. NARCHOT.

A nos Abonnés

Nous avons lancé nos recouvrements par la poste. Nous demandons à nos abonnés qu'ils nous envoient leur mandat de paiement, de leur faire bon accueil.

Comité de Défense Sociale

POUR MASETTI, PÉAN, LAW

Le Comité invite tous les camarades révolutionnaires, anarchistes, syndicalistes, tous les hommes de cœur à venir protester en faveur de ces victimes des gouvernements au

Grand Meeting

qui aura lieu samedi 18 juillet, à 8 h. 30 du soir, salle de l'Utilité Sociale, 94, boulevard Auguste-Blanqui, sous la présidence de

Emile ROUSSIT.

ORATEURS INSCRITS

THUILLIER, qui parlera de l'affaire Law ;

ANTOINE, qui parlera de l'affaire Masetti ;

A. GELMA, avocat, qui parlera de l'affaire Péan.

ENTRÉE GRATUITE

LES DÉLÉGUÉS OUVRIERS

La crise du syndicalisme français nous a révélés, parmi les militants, un fâcheux état d'esprit qui se fait jour dans tous les domaines et dans toutes les manifestations. Nous avons dénoncé déjà quelques-unes de ces contradictions qui, de farouches révolutionnaires d'hier, partisans de l'action directe, ont fait des individus timorés, dénués de sens révolutionnaire, battus par les éléments réformistes, révo-

lutionnaires, hésitant à prendre parti et sommant définitivement, quoi qu'ils s'en défendent, dans un corporatisme négateur d'action directe et d'idées transformatrices.

Nous ne reviendrons pas sur l'attitude de ces militants au sujet de l'immobilité des fonctionnaires syndicaux, ni sur l'attitude de ces révolutionnaires au sujet du parlementarisme. Aujourd'hui, nous nous posons une question, qui semble revêtir un caractère d'actualité : celle des délégués ouvriers.

Ensuite, si cela est nécessaire, malgré ceux qui crient bien trop haut que nous sommes les détracteurs du mouvement ouvrier et qui, bien des fois, n'ont pas craint de s'insérer à des jaunes. Nous continuerons nos critiques contre tout ce qui nous semble porter préjudice aux intérêts des travailleurs (intérêts qui ont, à nos yeux, un autre sens que celui que certains se plaisent à lui donner), persuadés que le meilleur moyen de hâter leur libération est de leur laisser toute latitude pour débattre eux-mêmes leurs intérêts.

Un copain ne nous montrait-il pas, dans l'avant-dernier numéro du journal, l'adaptation récente des « stratégies du syndicalisme » au centralisme ?

Il nous a dit que cela a pour but d'écarter les initiatives qui, venant d'en bas, pourraient déranger les plans des maîtres.

Quand la Général-Kommission de la Centrale Française ?

Arrivé-t-il une catastrophe de chemin de fer ? Si tôt les morts ensevelis, les dirigeants du Syndicat national, grands contempteurs d'antichambres ministérielles, clament à tous les échos que pareille chose ne serait pas arrivée si des délégués ouvriers étaient chargés de veiller à la sécurité des voies et du personnel. Si ces gens-là n'étaient pas bornés, on pourrait invoquer l'exemple des délégués mineurs qui, jamais, n'ont réussi à faire éviter un accident ou une catastrophe. Signalent-ils, dans leurs rapports (les délégués mineurs) un boiseau défectueux ? Une galerie qui menace de s'effondrer ? Le grisonnant en péril l'existence des travailleurs ? Cela est inutile.

Si, toutefois, les ingénieurs lisent les rapports, ils s'en moquent, les Compagnies n'ont d'autre ordre de passer outre, sachant très bien que cela mène à remplacer les travailleurs, dont les carcasses sont restées au fond d'un puits, que de faire exécuter les travaux nécessaires à la mine pour assurer la sécurité de ces travailleurs. D'ailleurs, les Compagnies auraient fort de ne pas prendre leurs idées : les pouvoirs publics ne sont-ils pas tout à leur dévotion ? Pas de danger qu'il leur vienne les poursuivre pour attentat à la vie humaine ? Mieux que cela, la catastrophe se produit-elle ? Les souscriptions nationales viendront, pour une large part, compenser les pertes subies par les actionnaires, pour paiement d'indemnités ou de pensions aux parents de ceux qui sont morts.

Enfin toutes les catastrophes qui, tous les ans, ensevelissent les mineurs, montrent, mieux que des paroles, l'inefficacité des délégués mineurs. N'en sera-t-il pas de même pour les autres délégués ouvriers ?

C'est ainsi que raisonnaient, il n'y a pas très longtemps, les militants syn-

dicalistes révolutionnaires. Oui, mais comme toute autre chose, la tactique a changé, et tel militant qui, hier, combattait l'idée d'insérer des délégués ouvriers, se trouve prêt, aujourd'hui, à faire campagne pour en demander l'institution. Mystère de l'évolution des idées et aussi... des individus.

Et alors nous voyons ces camarades, au lendemain des catastrophes qui, presque simultanément, viennent de se produire à Paris et sur la ligne de Nice à Coni, proclamer la nécessité des délégués ouvriers. Et pour être logique on va plus loin. On accepte de participer à une commission d'enquête officielle, d'où l'on est obligé de partir en faisant claquer les portes, en s'apercevant, un peu tard, que l'on s'est fait rouler.

N'empêche que l'on a contribué trop longtemps à donner un certain caractère de sincérité, aux yeux de la population, à une commission d'enquête qui n'est qu'une macabre comédie, car elle n'a qu'un seul but : absorber les entrepreneurs assassins. On connaît mieux fait, selon nous, puisque aux syndicats compétents on connaissait les noms des entrepreneurs de malversations, de les dénoncer au moyen d'affiches, à la vindicte publique et par de nombreux meetings de créer une agitation qui n'aurait pu être que bénéficiaire pour les syndicats intéressés et pour le syndicalisme en général.

L'institution de délégués ouvriers ne constitue pas seulement un non-sens, mais elle constitue un danger pour la classe ouvrière, car elle aurait pour effet d'étouffer, dans une large mesure, tout esprit d'initiative, tout sentiment de révolte et, par conséquent, d'action directe, parmi les masses exploitées. Si des malloçons sont constitués, il faut laisser le soin au travailleur de défendre sa dignité, en se refusant à exécuter du mauvais travail. Pour cela, il faut élever la conscience des ouvriers en leur faisant comprendre quels sont les devoirs et le beau rôle du producteur et en les incitant à défendre leurs droits.

Alors, lorsque l'individu sera capable de défendre sa dignité, on pourra affirmer, sans crainte de démenti, qu'il aura fait un grand pas vers son émancipation. Voilà comment les anarchistes comprennent le rôle du syndicalisme.

Mouvement international

CHINE

Depuis la transformation du Céleste Empire en une République autocratiquement bourgeoise, la classe prolétarienne en est plus heureuse, est-il besoin de le dire, elle n'a fait que changer de maîtres tout simplement, c'est une nouvelle étiquette gouvernementale, voilà tout.

La dictature régit en maîtresse en Chine, l'exploitation ouvrière y est grande, les politiques de tout acabit y exécutent leurs malaises besoins, le pouvoir se consolide de plus en plus au détriment du peuple. Et entre ceux qui tentent de réagir, de dire des vérités aux esclaves bernés et résignés, la répression s'exerce constamment sous cent formes différentes ; malgré cela, et peut-être à cause de cela, justement, une vaillante feuille qui a eu les honneurs de la persécution, *La Voix du Peuple* (La Voix du Peuple), paraît depuis quelques mois. Rédigée en espéranto et en chinois, elle est destinée à faire chez les travailleurs, une excellente propagande, des idées anarchistes, communistes et révolutionnaires qu'elle préconise.

Sous forme de revue, elle contient 16 pa-

Science et Religion

La Véritable Histoire des Saints

(Suite)

L'année païenne commençant au mois de mars, il était d'usage, pendant la première semaine de ce mois, de se souvenir de la bonne année par cette inviolable formule : « *perpetuum felicitatem* ». Ces mots, consacrés par l'usage, l'ont été aussi par le calendrier, qui fête, en même temps, le 7 mars, saintes Perpétue et Félicité. Ces deux saintes n'ont pas seulement pris corps dans le calendrier, mais aussi dans des reliques si nombreuses, que, d'après Collin de Plancy, en rassemblant les ossements qu'elles contiennent on ne retrouverait pas moins de quatre corps à sainte Félicité, et cinq corps à sainte Perpétue.

Une relique de sainte Félicité a été substituée à Hélios (le Soleil) saint Héli, et les temples d'Hélios, généralement placés sur les pics des montagnes, sont devenus des chapelles de saint Héli.

L'espèce canine elle-même a fourni saint Guinefort, honoré dès le XIII^e siècle à Villeneuve-de-Dombes (Ain). Ce

saint était, de son vivant, un chien lévrier que son maître tua injustement d'un coup d'épée. A quelque temps de là, le château de ce seigneur ayant été détruit, les paysans virent dans ce fait une punition du ciel, et ils rendirent au pauvre chien Guinefort des honneurs divins. Les mères apportaient leurs enfants malades sur son tombeau, et il s'y opérait des guérisons miraculeuses. En vain, le moine Etienne de Bourbon essayait-il de détruire cette superstition en faisant déterrer le corps du levrier, qui fut brûlé sur un bûcher, la croyance populaire ne fut pas ébranlée. Guinefort, saint et martyr, est encore aujourd'hui vénéré à Villeneuve-de-Dombes, comme patron de la paroisse, et il continue à guérir les maladies des enfants. Son culte s'est même répandu jusqu'en Bretagne, où il a un sanctuaire spécial à Lamballe. On l'invoque, pour les cas désespérés par cette formule : saint Guinefort, — par la vie ou la mort !

L'imagination populaire, par un procédé analogue à celui de l'Eglise, a créé, à l'aide de simples consonances, toute une catégorie de saints à usage domestique : saint Genou, pour le mal de genou ; saint Marcol, pour le mal de cou ; saint Mains, pour le mal de mains ; saint Agnan, pour la teigne ; saint Langueur, pour les maladies de langue ; saint

Cloud, pour les clous ; saint Bondon, pour l'embonpoint ; saint Ladre, pour la lèpre ; saint Mammard, pour les maladies de mamelles ; saint René, pour les reins ; saint Fort, pour fortifier la vue ; saint Claire, pour éclaircir la vue ; saint Criard, pour empêcher les enfants de crier et saint Boudard pour les empêcher de boudier. Tous ces saints fantaisistes ont eu ou ont encore des fidèles selon les localités.

Les reliques

Le culte des reliques, qui se rattache intimement à celui des saints, est une des survivances du fétichisme primitif. Il a été favorisé et développé à l'excès par la caste sacerdotale, qui a été entraînée dans cette voie régressive par les profits énormes qu'elle en tirait. L'histoire du moyen âge offre maints exemples de querelles entre couvents et églises, se disputant la possession d'une relique de bon rapport. Un sentiment étranger au besoin actuel et même à la religion a fait donner à ces pratiques superstitieuses un développement inouï. On connaît le mot de l'abbé de Marolles, baisant dans la cathédrale d'Amiens la tête de saint Jean-Baptiste et s'écriant : « Dieu soit loué ! C'est la cinquième ou sixième que j'ai baisée dans ma vie ».

M. Ludovic Lalanne a publié un relevé des reliques répandues dans la catholicité, qui montre à quel degré d'aberration on arriva. Il en résulte qu'avec l'ensemble de leurs reliques on peut constituer : à saint André, 5 corps, 5 têtes et 17 bras, jambes et mains ; à sainte Anne, 2 corps, 8 têtes et 6 bras ; à saint Antoine, 4 corps et 1 tête ; à sainte Barbe, 3 corps et 2 têtes ; à saint Basile, 4 corps et 5 têtes ; à saint Blaise, 1 corps et 5 têtes ; à saint Clément, 3 corps et 5 têtes ; à saint Eloi, 2 corps et 3 têtes ; à saint Etienne, 4 corps et 8 têtes ; à saint Georges, 30 corps ; à saint Hilaire, 4 corps et 5 têtes ; à saint Hilaire, 8 corps ; à saint Jean-Baptiste, 10 têtes ; à sainte Julienne, 20 corps et 26 têtes ; à saint Léger, 5 corps, 10 têtes et 12 mains ; à saint Pancrace, 30 corps ; à saint Luc, 8 corps et 9 têtes ; à saint Philippe, 3 corps, 18 têtes et 12 bras ; à saint Sébastien, 4 corps, 5 têtes et 13 bras, etc., etc.

Si invraisemblable que paraisse, au premier abord cette étrange énumération, sa sincérité et son exactitude sont loin d'être contestées par les inventaires du mobilier de certaines églises.

M. l'abbé Deregnaucourt, dans son histoire du Clergé du diocèse d'Amiens, affirme que l'abbaye de Flines possédait dans ses reliquaires : « un morceau de la vraie croix, des cheveux de la T. S.

Vierge, des parcelles notables du saint suaire, des parcelles des vêtements de N. S. J.-C., de la sainte éponge, de la sainte lance, une épine de la sainte couronne, une goutte du précieux sang, le vaisseau de la Madeleine, une partie du chef de saint Clément, une côte de saint Nicolas et un doigt de saint Hubert ».

A Aire, une église non moins riche exhibait, outre les ossements d'une quantité de saints et de saintes, des onze apôtres, des dix mille martyrs et des saints Innocents, trois morceaux de la vraie croix, une épine de la couronne, une goutte de sang du miracle, une dent de sainte Austreberte, une dent de saint Pierre, le bras de saint Adrien, la jambe de saint Victor, le crâne de saint Jean-Baptiste.

La collection de l'église de la chapelle du Marché, à Saint-Omer, encore plus suprenante comprenait, d'après un vieux inventaire publié par M. Vallet de Milville :

Un morceau de la vraie croix et de la lance ; des morceaux de la manne qui tomba du ciel ; un fragment du sépulchre de Jésus et de la robe de sainte Marguerite ; un morceau de la pierre sur laquelle Dieu a écrit avec son doigt la loi de Moïse ; un morceau de la pierre sur laquelle Jacob traversa la mer ; un morceau du suaire de Jésus-Christ ; des cheveux de la sainte Vierge ; un morceau

de la robe de la sainte Vierge ; un morceau de la fleur que la sainte Vierge présente à son fils ; un morceau de la fenêtre par laquelle l'ange Gabriel entra pour saluer la Vierge.

Plus miraculeuse encore était la relique d'un monastère de Jérusalem, qui contenait un doigt du Saint-Esprit.

Les reliques considérées comme les plus précieuses sont naturellement celles qui concernent la personne de J.-C. Elles sont aussi nombreuses que variées. Sa tunique se trouve à la fois à Moscou, à Trèves, à Argenteuil et à Rome, dans les églises de saint Jean de Latran et de saint Martinelle. Ses larmes, son sang, sa sueur, ont fourni une abondante moisson ; la sainte lance se trouvait à Nuremberg, à l'abbaye de Montieu, à l'abbaye de la Tenaille, en Saintonge, à la Selve, à la Sainte Chapelle de Paris, à Moscou, à Prague, à Cracovie, à Rome, à Antioche ; les clous de la croix se sont tellement multipliés, que Delaure en comptait une quarantaine, et Collin de Plancy plus de deux cents quand au bois de la croix retourné miraculeusement, il s'est multiplié en tant de morceaux, que Calvin disait qu'en les réunissant, on pourrait en faire le châtiment d'un navire.

MALVERT.

